

TIMIDITÉ



Elle. — Bien ! Est-ce qu'on couche ici ?

Lui. — J'attends que mon voisin s'en aille : il est assis sur mon pardessus.

SOLEIL COUCHANT

Les ajones éclatants, parure du granit,
Dorant l'âpre sommet que le couchant allume :
Au loin, brillante encor par sa bare d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds, c'est la nuit, le silence. Le nid
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume qui fume ;
Seul, l'Angelus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste ramure de l'océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des truites,
Des baudes, des rivières, montent des rois lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

MOSAÏQUE

Selon les Cochinchinois, toutes les maladies proviennent de la méchanceté des Ma-Ki (démons). D'où cette conclusion logique : pour guérir, il n'y a qu'à chasser le démon coupable. Pour atteindre ce but, il faut user de ruse ; si vous employez la violence, le démon s'entêtera et ne délogera pas du corps de sa victime.

On spéculé donc sur sa gourmandise. En chantant, criant, dansant, et tapant sur des gongs, pour attirer son attention, on apporte sur un petit radeau des bananes, des oranges, un cochon de lait. Puis l'on amène le malade devant cet étalage, on lui en fait faire le tour, afin que le démon se rende bien compte des friandises qui l'attendent, et l'on met le radeau à la rivière. Les indigènes sont persuadés qu'alors le démon s'élance hors du corps du malade et rejoint le radeau, — qui l'emporte au fil de l'eau

taudis que l'on amène le plus vite possible la victime, enfin délivrée. Tel est le traitement usité en cas de choléra.

S'il n'y a pas de guérison, l'on a recours alors à des moyens plus énergiques : on cherche à empoisonner le démon en faisant avaler au malade un amalgame de cendres, de griffes, de tigres, de peau de serpent hachée, etc... Il va de soi que généralement, c'est le malade qui est empoisonné.

Le plus célèbre des comédiens anglais Garrick, mort en janvier 1779, était paraît-il, d'origine française. Il descendait d'un gentilhomme normand, que la révocation de l'Edit de Nantes fit, en tant que Huguenot, sortir de France et se réfugier en Angleterre, où il anglicisa son nom.

Comme en Angleterre, même à cette époque, la profession de comédien n'attachait en rien la dignité civique, un lord proposa au grand acteur de se mettre sur les rangs pour entrer au Parlement.

— Non, dit Garrick, car après avoir joué avec assez de talent mon rôle au théâtre, je craindrai de jouer celui d'un sot parmi les représentants de la nation. Mieux vaut que je reste comme je suis.

Un poète — ces gens-là mettent leurs rimes partout — s'avisa un jour d'arranger ainsi cette anecdote.

Qui, moi ! prétendre au Parlement !
Non ! c'est mon jardin seulement,
Qu'après ma femme j'idolâtre,
Et Garrick, content de son lot,
Craindrai sur ce nouveau théâtre
De jouer le rôle d'un sot.

Benjamin Johnson, célèbre auteur dramatique anglais, né en 1574, mort en 1637, contemporain et ami de Shakespeare, a laissé dans ses manuscrits le secret qu'il employait pour appeler l'inspiration

« ... Je fis, dit-il, le plan de mon *Volpato*, et j'en écrivis la plus grande partie en buvant dix douzaines de bouteilles d'un vin délicieux, dont le lord T... m'avait fait présent. Je suis sûr que cette pièce passera à la postérité. »

« ... J'écrivis la scène de *Catiline*, dans laquelle paraît l'ombre de Sylla, après m'être enivré avec mes camarades à la taverne du Diable. Je m'en étais furieusement donné ce jour-là, et j'avais de belles idées. Si dans la même pièce il y a une scène que l'on a trouvée plate, c'est que, lorsque je l'écrivis, je m'étais avisé pour la première fois de tremper mon vin. Cela ne m'arrivera plus. »

« ... Le 20 mai, le roi me fit présent d'une bourse de cent guinées. J'allai régulièrement m'enivrer à la taverne du Diable : et je finis mon *Alchimiste* à la soixantième guinée. »

« ... A Noël, milord B... me mena à la campagne. J'y trouvai bonne provision de claret, et, aux dépens de la cave du bon lord, je composai la *Femme silencieuse*. J'en lus le premier acte à milord, il sourit et ordonna qu'on portât chez moi un tonneau du même vin. Je finis la pièce en buvant le claret : c'est ce qui fait qu'elle se soutient si bien. »

« ... J'ai encore quelques autres petites pièces de ce genre, du vivant de l'honnête M. Ralph, aubergiste du Diable, à qui Dieu fasse paix. Je me souviens que je fus un hiver entier sans esprit, c'est que le pauvre Ralph mourut dans ce temps, et que son successeur nous donnait de mauvais vin, etc. »

A la fin d'une comédie de la fin du siècle dernier, un des acteurs chantait ce qui suit en guise de leçon à tirer de la pièce jouée.

Tout est en déroute.	Maint homme à sacoches
Chacun à présent	Au perron se rend.
Plus ou moins sans doute,	Mais gare à nos poches,
Tient de l'éléphant.	Car, tout en courant,
Chacun a sa trompe	N'a-t-il pas sa trompe,
Qui pompe, qui pompe,	Qui pompe, qui pompe ?
Chacun à sa pompe	N'a-t-il pas sa trompe
Qui pompe notre argent.	Qui pompe notre argent ? etc.

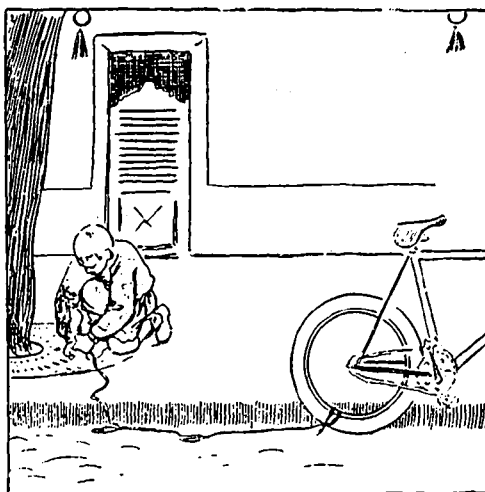
Cela se chanterait fort bien de nos jours.

OMNIBUS.

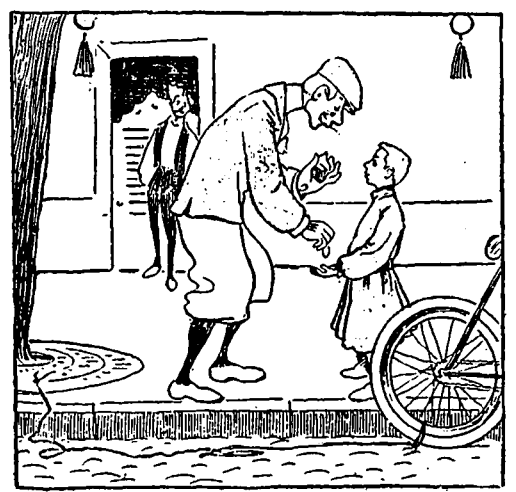
UN MONSIEUR PRESSE



I
— Petit ? Veux-tu me garder ma bicyclette pendant que je serai chez le coiffeur ?
— Oui, m'sieur !



II
— J'vas la lui attacher, pour être sûr qu'on ne la lui chipera pas.



III
— Tiona, petit ! Voilà deux sous pour toi.
— Merci, m'sieur !